

# Bernie Bonvoisin

## La danse du chagrin

RÉCIT

# La Danse du chagrin

Bernie Bonvoisin

# La Danse du chagrin

Don Quichotte éditions

[www.donquichotte-editions.com](http://www.donquichotte-editions.com)

© Don Quichotte éditions, une marque des éditions du Seuil, 2018

ISBN : 978-2-35949-670-3

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Celui qui m'a changé en exil m'a changé  
en bombe... »

Mahmoud Darwich



Comme tout un chacun, en bon démocrate presque chrétien qui se respecte, je me suis fait pénétrer la viande par le xx<sup>e</sup> siècle. Pas par pur plaisir mais plutôt comme une fatalité. Comme on dit : on n'arrête pas le progrès !

Comme tout le monde, j'ai eu foi, un court instant, en la démocratie universelle. J'ai vite déchanté. D'entrée, j'ai compris que les Grandes Compagnies ne renonceraient pas à leurs privilèges si facilement, et que, de facto, mes belles utopies se feraient valouser.

Les furibards du progrès, les palpeurs de morlingues, l'âme tendue vers les bénéfiques et n'étant jamais en reste, nous ont expliqué que le contrôle de notre environnement, de notre consommation, de notre communication, que le confort matériel nous mèneraient au bonheur et au bien-être.

On s'est d'abord congratulés sur l'ampleur de la trouvaille, pour ensuite se faire encaldosser à la surprenante et s'apercevoir aussi sec que ce qui importait, c'était, ô volupté suprême !, l'obligation de dominer...

On s'était fait engourdir par les lendemains qui chantent, on usait pour croître.

L'humain, de prédateur, était devenu... exterminateur.

Rien ne surprend plus personne. C'est donc la valetaille qu'on éradique. Ce monde dégueule de statistiques, dégueule des journaux du 20 heures, dégueule de honte, il n'y a plus de pudeur. Bref, on ne peut plus se fier à rien !

## Paris, été 2015

Je suis scotché au poste de télévision. La petite personne que je regarde a à peine six ans. Elle porte une robe de couleurs rose et blanche, deux couettes de cheveux noirs encadrent un visage aux traits fins et au regard profond. De longs cils plombent ses yeux noirs et lui confèrent quelque chose de ténébreux. Sans aucun doute cette enfant a-t-elle été le témoin d'événements sur lesquels les prunelles de petites filles comme elle ne devraient pas avoir à se porter.

Sur les images de la vidéo, le soleil est à son zénith. La lumière est intense, le ciel un dôme d'un bleu acier à la pureté sans tache, comme si le monde était né à cet endroit même. Nous sommes en Syrie, dans l'une de ces nombreuses villes martyres dont nous connaissons les noms au gré des massacres perpétrés par le régime et les différentes katibas, composées de combattants étrangers ayant rejoint les zones de combat. Le conflit entre dans sa cinquième année. En Syrie, le temps n'a plus d'aiguilles...

À quatre mille bornes de là, dans mon salon parisien, je peux sentir la chaleur des pierres de cette maison d'Alep l'insoumise. La petite fille y vit avec

son père et sa sœur aînée, ce dernier a refusé de quitter la ville malgré les bombardements incessants et le manque de tout : d'eau, de pain, d'électricité. Seules garanties à plus ou moins long terme : la terreur et la mort.

De ce qu'elles disent, les deux sœurs ont choisi de rester aux côtés de leur père. Il est à la tête d'une unité combattante de l'Armée syrienne libre, qui défend le quartier. Il a beaucoup d'allure, là, au milieu de ses hommes, jeunes, harassés, mais volontaires. L'enfant explique au reporter de la chaîne anglaise qui l'interviewe que le quartier est vivable, qu'on peut encore s'y amuser. Elle aime jouer à la balle, comme toutes les petites filles du monde. Sauf qu'elle fait en sorte que la sienne, de balle, ne sorte pas d'un certain périmètre, car au-delà il y a les snipers. Terrifiant...

Elle explique cela face caméra comme on raconterait sa journée. C'est son quotidien à elle. Il n'y a plus d'école, alors sa sœur de dix ans lui donne des cours dans un couloir de la maison, pendant que son père est au combat.

La séquence change. Désormais, dans la pièce qui lui sert de chambre, elle est assise sur une chaise. En alerte constante, ses jambes ne cessent d'aller et venir dans un balancement hypnotique. Elle explique qu'elle connaît bien les explosifs ! Dans la cour derrière la maison, elle a vu un ami de son père être déchiqueté tandis qu'il préparait un engin artisanal. Elle a vu sa tête se détacher de son corps... Ses membres inférieurs balancent toujours. Soudain, elle

se fige, des bruits sourds de tirs se font entendre. Elle explique que ce sont des mortiers. Elle peut identifier rien qu'au son de quelle arme de mort il s'agit... Trop fortes, les petites Syriennes, non ?

J'ai passé l'écran de mon téléviseur au noir... « Enculé ! » C'est sorti tout seul, comme si, l'espace d'un instant, Bachar en personne traversait mon salon. Mes yeux me brûlent. Me reviennent ces images de ce que l'on a nommé le « Printemps arabe ». Yémen, Bahreïn, Libye, Tunisie, Égypte... Après la Palestine, l'Irak, le Liban, le Bahreïn... la Syrie se consume dans un bain de sang inouï, dans une impuissance, une indifférence coupable sans précédent.



## Deraa

« Il doit y avoir quelque chose d'étrangement sacré dans le sel. Il est dans nos larmes et dans la mer... » écrit Khalil Gibran. Le grand poète libanais sait de quoi il parle. Au Moyen-Orient, des rivières de larmes déferlent depuis des lustres. La Palestine, le Liban, la Jordanie, le Bahreïn, le Yémen, l'Égypte, le Koweït, l'Irak ont tous connu de longues années de guerre dévastatrice. Depuis mon adolescence, je m'intéresse au sort de cette partie du monde tourmentée. Je l'ai découverte à travers un prisme conflictuel. J'ai également découvert son art, sa culture, son savoir, l'immensité de son apport à l'humanité. Sa sagesse aussi, sa finesse. Son goût du beau. Mais son goût du tourment également. L'ingérence de l'étranger y est comme un cancer. La violence, inouïe ; le jeu des forces en place, complexe ; les périodes de calme, précaires et d'une grande fragilité. Les Nasser, les Hussein, les grands hommes ne sont plus, au désespoir des peuples et à la satisfaction des dirigeants occidentaux.

Des journées passées à l'écoute de la pulse tunisienne. Des nuits à suivre la rue égyptienne, les rassemblements de la place Tahrir. Yémen, Bahreïn,

Libye, Égypte. Le début d'une promesse pour des peuples lassés de courber l'échine, gavés de leurs dirigeants, choisis depuis des décennies par l'Occident, corrompus et bouchers à leurs heures. Ces peuples que je ne connais pas et desquels, pourtant, je me suis toujours senti si proche.

La joie quand Ben Ali « dégage », prend la fuite comme le voleur qu'il a toujours été. La joie quand Moubarak « dégage » à son tour.

Au-delà de l'événement, de la portée historique, le fait de savoir qu'un tyran en place depuis des décennies, la rue peut s'en débarrasser comme d'un pouilleux, en vingt-quatre heures, est porteur d'espoir !

Voilà ce que nous ont rappelé ces peuples, à nous, Occidentaux drapés dans notre immobilisme et notre assurance crasse de donneurs de leçons.

Dans le même temps, des penseurs, des intellectuels débattent sur les chaînes d'infos arabes. Certains reparlent de panarabisme, ce mouvement politique, culturel et idéologique prônant une grande union de tous les peuples arabes et incarné par le grand Gamal Abdel Nasser. L'Occident à cet instant tremble... Pourtant, nous avons fait l'Europe. Nous devrions accepter l'idée que d'autres nations décident de s'unir dans un projet commun ! Nombreux sont les dirigeants à qui ça colle le seum. En même temps, on peut comprendre, économiquement, c'est nous, les « parvenus », qui deviendrions des enfileurs de chèvres et des bouffeurs de dattes, l'image, en règle générale, qu'a l'étranger des nations arabes.

Et puis la Syrie a fait son apparition sur le devant de la scène internationale. À la mort de son père, Bachar el-Assad, fils cadet et ophtalmologiste de formation, se retrouve au pouvoir, à la place de son frère, Bassel, décédé. Depuis 1973, le pays était dirigé d'une main de fer par Hafez el-Assad. Lui, fallait pas le faire chier. Il avait un côté shah d'Iran dans la silhouette, le genre de lascar qui rit quand tu lui colles un coup de pelle.

L'État règne par la terreur, le peuple syrien pratique la vénération de la survie. À Damas, l'âme naît sereine et meurt de fatigue.

Militaire à plein temps, adepte de l'enfermement en CDI (cellule à durée indéterminée) et boucher lui aussi, à ses heures. Profitant de la guerre civile, il laissera des troupes vingt années au Liban, et personne n'aura la moelle de lui demander de reculer de vingt centimètres, c'est dire... Hafez est dans la catégorie des dirigeants qui ne s'accroupissent pas pour pisser. À cette époque pas si lointaine, ils sont encore quelques-uns sur la planète à être sévèrement burnés et dotés de pattes arrière en Kevlar... Vous m'direz : les temps changent... Bref, un Poutine avant l'heure avec une moustache et de gros sourcils.

Bachar à son tour a le manche. Ces types se disent toujours : il n'y a pas de raison que cela change.

Onze ans après sa prise de fonction, Bachar se retrouve en butte à la contestation populaire. La crise syrienne a débuté par une révolution pacifiste dans un premier temps. Révolution contre l'autoritarisme du pouvoir.

« Liberté », « justice » et « dignité » sont les slogans porteurs de la rue syrienne en ce début de mars 2011. Le dégoût et la colère dépassent alors la peur.

À la suite de l'arrestation puis de la torture de jeunes manifestants, la contestation se répand dans tout le pays. La réponse du régime est immédiate, on tire sur la foule à balles réelles. Ça le mérite d'être clair et de calmer tout le monde.

En règle générale, un mec qui tire sur une foule, on sait c'est qui ! D'autant qu'on a eu le temps de voir le père en action, maintenant y a le fils. Bachar, à la différence de son dab, il a une tête de poule, mais question mentalité, ce sont les mêmes. Et ça aussi on devrait le savoir. Mais non, jusqu'à l'attaque chimique de 2013, il y avait toujours des gens, parmi les politiques et les journalistes occidentaux, pour lui laisser le bénéfice du doute.

J'ai toujours été subjugué par l'étonnement des commentateurs de métier. Subjugué de voir ces types découvrir que Bachar, Saddam, Mouammar et tant d'autres et de toutes provenances n'étaient finalement plus des gens fréquentables, en raison, principalement, qu'ils traitaient mal leurs peuples.

Mais Bachar, Saddam, Mouammar n'ont jamais été des humanistes ! Cela n'empêche pourtant pas Bachar d'avoir une normalité. Il est en couple avec une fusée prénommée Asma. Il a des enfants, va au théâtre, se lève le matin et dort la nuit.

Il y a eu Saddam et sa tétine de jovial. C'est un leader que nous avons soutenu, nous, Français. Il y

avait un musée Jacques-Chirac à Bagdad... Quand il gazait les Kurdes à Falloujah, c'était depuis des avions occidentaux que les pilotes irakiens balançaient le gaz occidental. Nous avons au moins une responsabilité, au moins une complicité.

Il nous achetait des trucs, Saddam. Des machines de mort pour exterminer les Kurdes, entre autres.

Il avait le langage universel, Saddam : il avait du pétrole et de l'oseille ! Durant le conflit entre l'Iran et l'Irak, qui n'a pas soutenu Saddam le fréquentable ?

Alors, les petites putains républicaines donneuses de leçons qui viennent aujourd'hui nous faire la morale et nous parler pudeur, alors que l'instant d'avant elles montraient leurs culs... Il faut se calmer les filles, se détendre. Chacun sa place.



## Pontifex maximus

En cet été 2011, en Syrie, rafles et enfermements se multiplient, mais la contestation ne faiblit pas.

Le peuple prend les armes afin de se défendre. En juillet 2011, l'Armée syrienne libre est créée, composée de civils et de soldats de l'armée régulière ayant déserté, refusant de tirer sur des civils... On peut porter un uniforme militaire et avoir un cerveau.

Je regarde chaque jour avec effroi le peuple syrien se faire décimer, femmes, hommes, enfants, vieillards, sans distinction, dans une férocité et dans une indifférence hors « normes »... En France, on s'indigne, mais l'indignation constitue-t-elle une arme ?

L'une des particularités des conflits de ce second millénaire est la suivante : les enfants deviennent, sont des cibles.

C'est dans l'air du temps. L'armée « la plus morale du monde » israélienne tue des enfants à Gaza ; les Saoudiens, soutenus par certains pays occidentaux, le font au Yémen ; les Saoudiens et les Bahreïniens au Bahreïn. Tout ce qui bouge et qui est potentiellement vecteur de changement ne doit plus être, pas de futur. *Omnia delenda* : tout doit disparaître, surtout les mêmes !

Ce conflit est couvert à outrance médiatiquement. Le nombre de documentaires, de reportages, de témoignages sur la barbarie de cette guerre est effarant.

Celle-ci devient ethnique, confessionnelle, à la grande satisfaction des puissances étrangères et des monarchies du Golfe qui alimentent en cash, en armes et en « martyrs » les différentes factions impliquées dans ce massacre, dont la colonne vertébrale est un pion, puis un cancer, nommé « Daech ».

Avant Daech, il y a eu Al-Qaïda : la multinationale d'Oussama Ben Laden, qui fit mettre genou à terre à cet exportateur de « démocrassie » que sont les États-Unis d'Amérique. Comparés à Daech, les types d'Al-Qaïda, ce sont des petites bites. Avec Daech, on atteint des sommets ! La terreur à l'état... je ne trouve pas le mot. Résultat : les populations civiles de Syrie foutent le camp. Pour aller où ? Où elles peuvent. Dans les pays limitrophes, et d'abord au Liban, en Jordanie, en Égypte, en Turquie et en Irak. Puis les premiers réfugiés arrivent en Europe, traversant la mer, souvent au péril de leur vie. Et leurs vies, à nos yeux à nous, avec nos gros culs calés dans les fauteuils de nos intérieurs à crédit, ne valent pas lourd.

Les voilà débarquant chez nous, les pouilleux syriens qui vont nous pourrir nos moquettes avec leurs pieds qui puent et leur morve au nez. Nos dirigeants regardent cela d'un œil suspicieux. Certains hommes politiques français, courageux en bouche, hurlent à l'invasion. Ils viendraient nous piquer notre

## Du même auteur

*Le Bel Enfer*, Stéphane Million Éditeur, 2010

*Du pays des larmes au pays du sang*, Stéphane Million  
Éditeur, 2008

*Sirop d'la rue*, Scali, 2007

*Chaque homme a la capacité d'être un bourreau... ou  
au moins son complice*, Scali, 2006

*Vous êtes faite de peines étranges*, Flammarion, 2003

# Pour écrire à l'auteur

Éditions Don Quichotte  
pour Bernie Bonvoisin  
96, boulevard du Montparnasse  
75014 Paris

[auteurs@donquichotte-editions.com](mailto:auteurs@donquichotte-editions.com)

[@DonQuichotteEd](https://facebook.com/donquichotte.editions)

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ  
IMPRESSION : CPI FRANCE  
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2018. N°137982 (0000000)  
IMPRIMÉ EN FRANCE